



LA
PATROUILLE

ERIC KARWAT

Éric Karwat

La Patrouille

© Éric Karwat, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7597-8

Librinova”

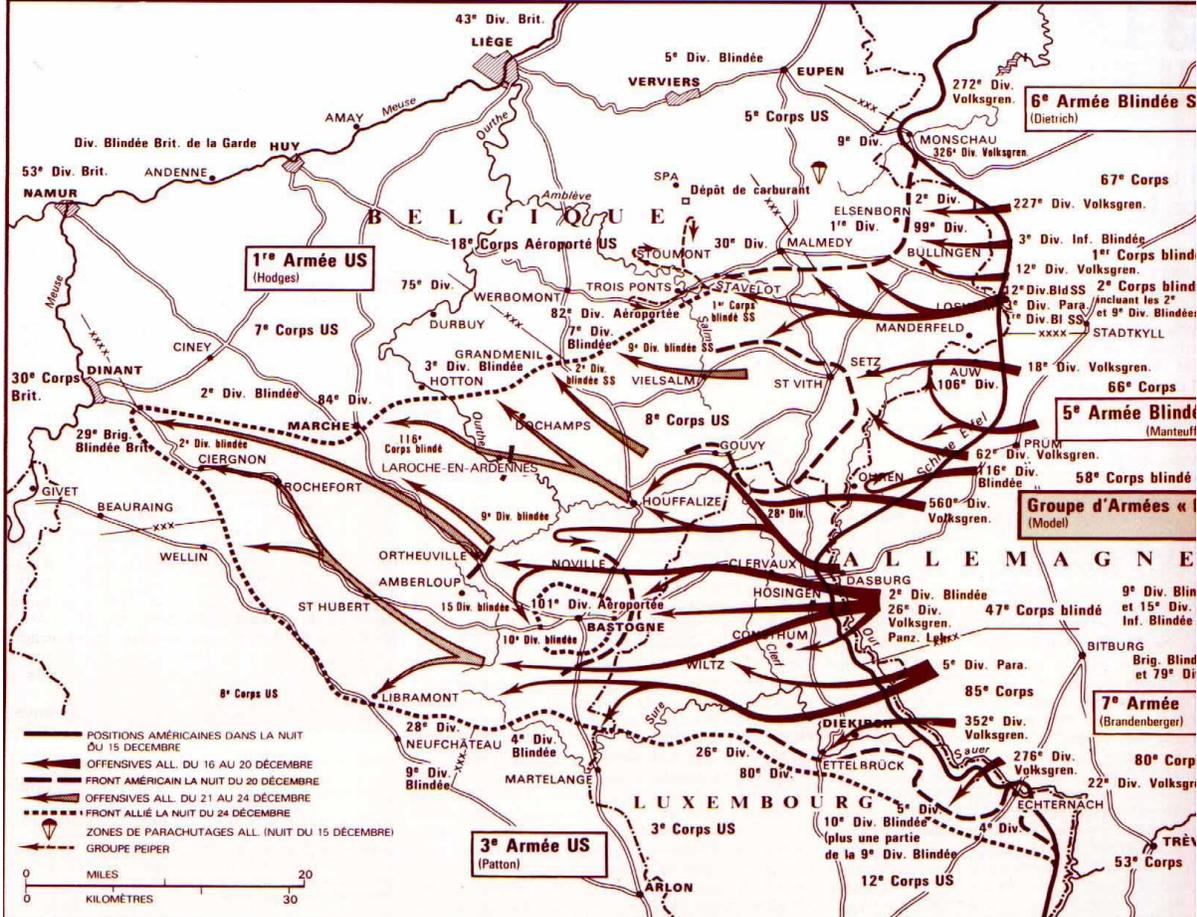
Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père

Positionnement des troupes à la veille de la bataille des Ardennes en 1944



CAPORAL HARRIS

Deux jours que je marche dans cet enfer glacé. Ici, il n'y a que des arbres et de la neige à perte de vue. Aucun bruit, si ce n'est le crissement de mes bottes s'enfonçant dans les cristaux de poudreuse à chacun de mes pas. Au loin, et à intervalles irréguliers, la détonation d'un obus qui s'écrase en mordant la terre me convainc que nous sommes dans la bonne direction. D'instinct, je serre ma Thompson entre mes doigts engourdis par le froid malgré mes gants de laine.

Putain de pays. Putain de forêt.

J'ouvre la voie. Derrière moi, je sens plus que je n'entends mes compagnons de patrouille poser leurs pieds dans mes empreintes. Ils me couvrent et ça me rassure...un peu.

Je m'arrête et m'accroupis. La visibilité est quasi nulle à cause de cet épais brouillard qui masque tout ce qui peut se trouver derrière la première rangée d'arbres.

Je sors ma carte au moment où le lieutenant Wilson me rejoint. Je la lui tends tandis qu'il pose un genou à terre. Il la déplie avec maladresse, car notre position se prête difficilement à ce genre d'exercice. Tout en plissant les yeux, il me demande :

« Tu as vu quelque chose Harris ?

— Avec cette purée ça risque pas mon lieutenant. On a encore une heure de jour devant nous à tout casser et après on verra pas plus clair que dans le cul d'une vache. »

Wilson se gratte la barbe puis tire une boussole de sa poche avant de la plaquer sur ma carte. L'aiguille fait un quart de tour sur la gauche.

« On se dirige plein est. Tu crois qu'on est encore loin du front ? Pas beaucoup plus d'un mile à mon avis.

— Ouais, que je réponds.

— OK, on continue d'avancer jusqu'à ce qu'on trouve un coin pour passer la nuit. Après , on avisera. Je me demande ce que les Fritz ont en tête. Je pensais qu'on pouvait passer Noël peinard, mais l'état major en a décidé autrement. Certains de nos gars, aux renseignements, pensent que les Allemands préparent quelque chose et nos "huiles" en veulent la preuve.

— Ouais, que je réponds une nouvelle fois.

— C'est pour ça qu'on crapahute plutôt que de rester au chaud avec les copains ?

— T'as tout compris Harris. Maintenant ferme-la on repart ».

Wilson se lève et m'indique, d'un hochement de tête, la direction à suivre.

Comme si je ne le savais pas. Pourtant, depuis le débarquement, il devrait commencer à me connaître.

Je me redresse et jauge notre lieutenant du coin de l'œil. Il est inquiet, j'en fais le pari.

Alors qu'il regagne sa place au sein de la patrouille, je me demande combien de fois nous nous sommes mutuellement sauvés la vie depuis le 6 juin. Depuis notre arrivée sur ce foutu continent. En six mois, certainement beaucoup et ça crée des liens ... forcément.

Ce grand Texan blond pourrait presque passer pour un Allemand... Enfin presque. Je souris en imaginant le tableau. Un Aryen à cheval au milieu des bêtes à cornes. Non, finalement ça ne collerait pas au personnage. Dans la compagnie, on le surnomme « le Bon Samaritain » du fait de sa propension à défendre becs et ongles les hommes placés sous ses ordres. S'il y a une injustice au sein de la section, vous pouvez être sûr que le plus faible aura son soutien.

Seulement dix-huit mois que j'ai quitté l'épicerie familiale à Washington et j'ai l'impression que ça fait une éternité.

Hormis le lieutenant, le sergent Barnes et moi, tous les hommes de notre compagnie ont été tués. Pendant et après le débarquement.

Le débarquement... Foutue journée...

D'après le peu que je sais sur Barnes, son père vendait de l'alcool de

contrebande durant la prohibition à New York. Dans la compagnie, il ressemble plus à un caïd qu'à un sous-officier et les hommes placés sous ses ordres en subissent souvent les conséquences. Brimades, corvées et punitions sont au menu quotidien des G.I. qui le contrarient ou tout simplement ceux dont la tête ne lui revient pas.

Malgré tout, il reste un excellent soldat ce qui lui a évité d'être puni à maintes reprises pour « mauvais traitements » sur ses hommes ou « sévices multiples » sur les Allemands. Ouais...Je garde encore en mémoire l'exécution sommaire de celui qui s'était rendu. À bout portant qu'il lui a logé une balle dans la tête sous prétexte qu'il avait vu de la provocation dans son regard. Wilson lui a passé un savon ce jour là.

Ce type est un sadique; vivement qu'il crève.

Miller l'infirmier, Williams et Baker nous ont rejoints cet automne.

Hill, notre radio, est arrivé il y a quinze jours, après que Carter a pris une balle dans la tête tirée par un sniper embusqué. Putain de sniper. J'aimais bien Carter. On se marrait avec lui, car il nous racontait toujours une de ses blagues à deux balles aux pires moments des échauffourées avec les Schleus. Dès que ça canardait à tout va, il nous en balançait une. C'était pour détendre l'atmosphère qu'il disait.

Mitchell, quant à lui, s'est pointé il y a trois jours. Pas de bol pour lui, car à peine arrivé il a fallu qu'il parte en reco avec nous. Tu parles d'un cadeau de bienvenue. Le pauvre type est terrorisé et ne parle presque pas. Il doit avoir à peine 18 ans avec sa gueule d'ange.

Reste Evans. Une énigme à lui tout seul. Correspondant de guerre pour le New York Times. Il a intégré la patrouille au moment du départ. Je ne comprends pas comment le lieutenant a pu accepter de nous encombrer avec ce paquet en pareil moment. Devant son hésitation, Evans a rappelé que le peuple américain a le droit de savoir ce qui se passe sur le théâtre des opérations en temps réel.

Quand il aura pris une balle dans le cul, il sera moins friand du temps réel.

Et nous voilà, tous les neuf, crapahutant en terrain inconnu à la recherche d'informations sur une prétendue contre-attaque orchestrée par le QG allemand.

Tu parles d'une connerie. Avec les Ruskoffs qui leurs bottent le cul à l'Est et

nous qui les pressons à l'Ouest jusqu'aux portes de l'Allemagne, ils n'ont certainement plus les effectifs nécessaires pour faire quoique ce soit d'autres que se terrer dans leurs trous. J'aurais préféré rester avec les potes, mais on a tiré à la courte paille et Williams a perdu. Quelle guigne...C'est pas qu'il fasse tellement plus chaud au campement, mais c'est quand même mieux de jouer au poker entre nous tout en picolant ce tord-boyau appelé whisky que de se les geler par moins dix degrés dans cette forêt qui n'en finit plus.

Je resserre les sangles de mon sac à dos et avance droit vers les lignes allemandes. Depuis trois mois, j'ouvre toujours la marche du groupe. C'est comme qui dirait un fait établi. J'ai un bon sens de l'orientation et assez d'instinct de conservation pour nous permettre d'éviter les pièges et les champs de mines posés par les Schleus.

Je me concentre sur le sol que je foule ainsi que les sapins qui avancent vers moi à chacun de mes pas. Un nuage de brume vite dissipé se forme devant mon visage à chaque expiration. Mon regard, par automatisme, se porte sur l'arbre de gauche, puis celui de droite avant de revenir au sol. Le brouillard ne nous a pas quitté de la journée. Ce salaud ne me permet pas de voir au delà d'une quinzaine de mètres et je m'esquinte les yeux à force d'essayer de percer le mystère qu'il y a derrière le sezième. Gauche, droite puis sol et je recommence. Nous sommes des intrus dans cette forêt où j'ai l'impression d'être surveillé. Je respire un grand coup tout en réalisant que les Allemands le sont tout autant que nous, car ce territoire ne leur appartient pas.

Soudain, il me semble capter une voix humaine. Des bribes de mots que m'apporte le vent d'est par intermittence. Je m'arrête puis lève le bras droit poing serré. Alors que j'attends Wilson pour lui transmettre les informations, je sais déjà que la patrouille vient de s'immobiliser en relayant mon ordre. Je soupçonne que nous soyons tout près du front. Trop près peut-être. Le lieutenant arrive quelques secondes plus tard et s'agenouille à son tour dans la neige. Je lui indique la direction de mon trouble puis pose l'index contre mon oreille. Il écoute.

« Vous entendez mon Lieutenant ? » chuchotè-je.

Il oscille la tête de haut en bas.

« Va voir de quoi il retourne, je regroupe la patrouille ».

J'acquiesce. Le léger dénivelé en ma défaveur me cache l'objectif et, malgré la nuit désormais proche, je me mets à plat ventre pour ramper en relative sécurité. Je passe d'arbre en arbre. Au bout de quelques dizaines de mètres, je sors mes jumelles à l'abri d'un vieux tronc calciné. Je scrute la forêt. Une faible lueur dansante voit le jour droit devant à cent mètres de ma position. Une lampe torche. Je me déplace une nouvelle fois sur le ventre et choisis une souche en forme de dos rond sous laquelle je me coule pour un meilleur angle de vue. Je dégage le surplus de neige et glisse mes jumelles déjà rivées à mes yeux sous l'excroissance de bois. Après quelques secondes d'ajustement, je repère un half-track allemand. Les trois membres d'équipage ont débarqué et me tournent le dos affairés à l'examen d'une de ses chenille. Un soldat est debout éclairant avec sa lampe torche les deux autres accroupis: sans doute au contact des galets de roulement.

Je rebrousse chemin et rejoins la patrouille. Là le sergent Barnes est avec le lieutenant à m'attendre. Les hommes se sont également rapprochés, car il fait désormais nuit.

J'explique en quelques mots la situation.

« Que faisons-nous ? » chuchotè-je.

« Ce n'est pas le moment de nous faire repérer si près des lignes allemandes, » répond Wilson sur le même ton. « On a encore une mission.

— On peut toujours en capturer un pour le faire parler », propose Barnes en ricanant.

« Il faudrait que cela se fasse en silence total et je ne crois pas à la réussite de ce projet... sergent », répond le lieutenant. » Je préfère que nous les contournions afin de ne pas révéler notre présence. De ce que nous allons découvrir ou pas dépendra la vie de milliers de soldats américains.

Barnes grimace, mais acquiesce.

« OK les gars nous restons ici pour la nuit. Sergent, les hommes s'installent sans bruit. Je veux un silence total. Je vous laisse établir les tours de garde par tranches de deux heures. Je commence avec Harris.

— Bien mon lieutenant.